Figures du tyran archaïque : entre le monstre et le sage

Autor(en): **Yerly, Christine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1992)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870432

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

FIGURES DU TYRAN ARCHAÏQUE: ENTRE LE MONSTRE ET LE SAGE

La littérature grecque offre une image très contrastée des tyrans archaïques. Les premiers poètes à avoir utilisé le terme de *τύραννος* ne l'ont pas connoté de façon péjorative, ne le distinguant pas toujours du mot qui désignait le roi. Chez les poètes suivants, Alcée notamment, le tyran va être de plus en plus déprécié, non pas vraiment à cause du type de pouvoir qu'il représente, mais plutôt parce qu'il va à l'encontre des valeurs et des intérêts personnels du poète qui le critique, ainsi que de son entourage. Parallèlement, dès le VIe siècle, se développe la tradition des Sept Sages, qui fait de certains tyrans des hommes politiques éclairés. Les auteurs classiques ne vont pas atténuer l'ambivalence de cette figure. Souvent présenté comme un despote qui monopolise le pouvoir à des fins égoïstes, le tyran sert de contre-exemple à la cité démocratique dont il est exclu. Mais d'autre part, l'historien Thucydide lui reconnaît une fonction transitoire entre un régime oligarchique et un régime constitutionnel. Personnage hors-norme, externe et interne à la cité, le tyran a été pour les auteurs anciens une figure paradoxale par excellence.

Dans l'histoire de la plupart des cités grecques, la tyrannie apparaît comme un moment essentiel, une étape de transition entre un ordre ancien en train de se désagréger et un nouvel ordre qui n'était pas encore en place. L'époque archaïque, en effet, connut de graves crises sociales qui contribuèrent à l'écroulement de la vieille aristocratie foncière et préparèrent l'avènement de la cité classique. Une figure politique se dégage nettement de cette période troublée: celle du tyran. Jamais personnage n'aura suscité tant de discours contradictoires; figure littéraire qui connut une grande fortune — et pas uniquement dans les représentations grecques — le tyran donna lieu à deux traditions antinomiques qui se développèrent parallèlement à partir du VIe siècle. D'un côté, la majeure partie des écrits dont nous disposons brossent un

portrait extrêmement sombre du tyran; de l'autre, la légende des Sept Sages intègre diverses figures de tyrans archaïques et retient les aspects positifs de leur règne et de leur vie.

A partir de ces sources contradictoires, bon nombre de critiques se sont essayés à une reconstruction historique des différentes tyrannies archaïques. Cette méthode s'est souvent heurtée au problème de la création, à l'époque classique, d'un ensemble de clichés qui finirent par constituer un portrait-type du tyran. Comment séparer «le bon grain de l'ivraie», le fait historique réel de l'anecdote fictive, voilà qui relève de préoccupations probablement étrangères à nos sources. Mais pour qui s'intéresse aux représentations du monde que construit la littérature grecque, il est important de prendre en compte toutes les manifestations de ces créations. C'est pourquoi cette étude ne cherchera pas à déceler la vérité historique dans les traditions opposées qui élaborent les figures du tyran archaïque. Il s'agira plutôt de montrer comment, en excluant le tyran de la société des hommes, en le marginalisant, les auteurs anciens cherchent à réaffirmer ce que doit être la norme, en particulier la norme politique. De ce fait, ils réintègrent la figure tyrannique à l'espace de l'hétairie ou du banquet — lieux de production privilégiés de la poésie archaïque — et à celui de la cité où prend place le discours politique du Ve siècle. Les représentations littéraires du tyran répondent à un double paradoxe: d'une part, elles le présentent sous un jour tantôt mauvais, tantôt favorable; d'autre part, elles le rejettent dans les limites de la société à cause de sa monstruosité, et, dans un mouvement inverse, le replacent en son centre en prenant en considération sa position d'arbitre et sa fonction historique indéniable. A la fois figure des extrêmes et de l'intermédiaire, le tyran apparaît donc comme un être ambigu.

Dans un premier temps, il paraît nécessaire de se pencher sur les poèmes archaïques, témoignages contemporains des premières tyrannies et d'examiner les occurrences du mot *τύραννος*, «tyran», et de ses dérivés, afin de préciser les conditions d'emploi de ce terme, son ou ses sens et ses connotations. De l'analyse détaillée des textes, je ne présenterai ici que les grandes lignes. L'étude de deux figures tyranniques particulièrement représentatives de la diversité des traditions littéraires permettra ensuite de dégager les traits essentiels qui composent la représentation du tyran. Enfin, la mise en rapport des textes avec leurs conditions d'énonciation et leurs destinataires éclairera la valeur symbolique de la figure du tyran.

1. De l'usage du mot τύραννος dans la poésie archaïque

Figure représentative des bouleversements politiques et sociaux que connurent bon nombre de cités archaïques, le tyran a laissé des traces dans la littérature de cette époque, traces malheureusement fragmentaires pour la plupart[1]. Elles sont néanmoins suffisantes pour se faire une idée de l'évolution sémantique du terme τύραννος. Ce dernier évoque aujourd'hui un personnage cruel, injuste, arbitraire, soit une image pour le moins négative. L'Antiquité déjà nous présente des portraits de tyrans peints de couleurs sombres; c'est le cas en particulier des écrivains politiques de l'époque classique, tels que Platon ou Xénophon[2].

Qu'en est-il de la poésie archaïque? On considère généralement qu'Archiloque est le premier à avoir employé le terme de τύραννος dans un contexte grec, vers le milieu du VIIe siècle. Le terme apparaît ensuite principalement chez Alcée, Solon et Théognis. Son origine, cependant, n'est pas grecque. Parmi les diverses étymologies avancées, la plus probable semble être celle d'un emprunt à l'Asie Mineure[3].

---

1. La première grande période de la tyrannie grecque coïncide avec la vie des neuf poètes méliques. Il est donc probable qu'ils en furent affectés de quelque manière, même si tous n'en font pas directement mention dans leurs œuvres. Sappho, par exemple, n'a pas fait part de ses rapports avec la tyrannie, mais nous savons qu'elle eut à souffrir des événements qui se déroulèrent à Mytilène et qu'elle fut exilée (cf. test. 251 Voigt). Alcée, par contre, n'a pas manqué de relater dans divers poèmes ses relations tumultueuses avec les tyrans de Mytilène (par exemple, fr. 70 et 348 Voigt). Seul Alcman fait exception: sa cité, Sparte, ne connut aucun tyran durant toute cette période. Pour plus de détails biographiques sur les poètes archaïques, on consultera G.W. MOST, «Greek Lyric Poets», in *Ancient Writers* I, éd. T.J. Luce, New York: Scribner's Sons, 1982, p. 75-98, et A.J. PODLECKI, *The Early Greek Poets and their Times*, Vancouver: University of British Columbia Press, 1984.

2. Voir par exemple PLAT. *Resp.* 573c et XEN. *Conv.* 4, 36, ainsi que le commentaire des passages de la *République* concernant le tyran par D. LANZA, *Il tiranno e il suo pubblico*, Torino: Einaudi, 1977, p. 65-71.

3. Cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris: Klincksieck, 1968, *s. v.* τύραννος. Dans son ouvrage *Fra Oriente e Occidente. Ricerche di storia greca arcaica*, Milano: Rizzoli, 1989[2], p. 195, S. MAZZARINO pense que c'est un terme asiatique d'une manière générale et qu'il s'est répandu dans le domaine égéen; de là, il aurait rapidement pénétré dans le langage populaire grec;

1. 1. Un terme à l'origine peu connoté

L'examen de deux fragments d'Archiloque permet d'affirmer qu'à l'origine, c'est-à-dire au début du VIIe siècle, le mot *τύραννος* n'était pas encore connoté, du moins pas négativement[4]. Dans le premier poème, Archiloque évoque trois grandes ambitions briguées par le commun des mortels, mais dont lui-même n'a cure: la richesse (v. 1: *τὰ Γύγεω τοῦ πολυχρύσου*), les œuvres des dieux (v. 2: *θέων ἔργα*) et la tyrannie (v. 3: *μεγάλης τυραννίδος*). Dans ce contexte, la tyrannie n'apparaît pas comme une forme de gouvernement détestable, mais comme un bien désirable pour la majorité des hommes, au même titre que la fortune[5].

Le second fragment va dans le même sens. Le narrateur, généralement identifié comme étant Archiloque, s'adresse à une femme pour la mettre en garde contre des calomnies qui circulent sur son propre compte; il cite alors un oracle propre à le disculper (v. 17-21), qui lui enjoint de régner sur une cité et d'y exercer le pouvoir absolu (v. 20: *κείνης ἄνασσε καὶ τ[υραν]νίην ἔχε*). Ce faisant, il sera un homme envié (v. 21: *ζ]ηλωτός*): à nouveau, la tyrannie se trouve être un objet de convoitise. Il est intéressant de noter que dans ce passage le terme de tyrannie est utilisé parallèlement à celui de *ἀνάσσειν*, «régner», qui s'applique en particulier aux dieux et aux rois.

---

l'épopée ne l'aurait jamais utilisé, ne conservant que les formes nobles du langage.

4. ARCHIL. fr. 19 et 23 West.

5. La plupart des commentateurs ont déduit de ce fragment d'Archiloque que Gygès était considéré comme un tyran, *τυραννίδος* faisant obligatoirement référence à sa position. On connaît par ailleurs les circonstances de l'arrivée au pouvoir de Gygès: il renversa le roi légitime de Lydie, Candaule, vers 685 (cf. HDT. 1, 8 sq.). Dans ce cas, *τυραννίς* désignerait un pouvoir usurpé et non pas hérité. Réfutant une telle interprétation, S. Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente*, p. 194-5, remarque que si l'intention du poète était de dénoncer Gygès comme tyran, il n'aurait certainement pas intercalé le second objet de convoitise: les œuvres des dieux ne peuvent manifestement pas se rapporter au Lydien. Celui-ci portait-il ou non le titre de tyran? Il semble qu'il ait été tenu pour tel dans l'Antiquité, bien que nous ne soyons pas en mesure de savoir qui est à l'origine de cette appellation: Archiloque ou les sujets de Gygès. Quant à la signification précise de *τυραννίς* dans ce fragment, dans l'incertitude où nous sommes de pouvoir appliquer ce terme à Gygès, je pense qu'il désigne de manière générale un pouvoir personnel, quel que soit le mode par lequel on y accède.

Un autre poète iambique, contemporain d'Archiloque, vient renforcer l'idée que l'emploi du mot tyran dans la première moitié du VIIe siècle n'a rien de systématiquement péjoratif. En effet, dans son poème caricaturant les types féminins (fr. 7 West), Sémonide d'Amorgos dit en substance ceci sur la femme tenant de la jument (v. 57-70): une telle personne est très agréable à regarder, mais il vaut mieux ne pas avoir à l'entretenir, à moins d'être un tyran ou un roi (v. 69: ἢ τύραννος ἢ σκηπτοῦχος). Si Sémonide distingue le tyran du roi, il ne porte cependant aucun jugement négatif et signale un dénominateur commun entre ces deux formes de pouvoir: la richesse.

On peut donc dire qu'à l'origine, le mot τύραννος n'était pas encore l'objet d'un jugement de valeur et qu'il ne recouvrait pas un concept très précis, étant souvent employé dans un sens très proche de celui du mot «roi» (βασιλεύς)[6]. Il reste toutefois à se demander pour quelle raison ce terme fait son apparition dans la langue grecque s'il ne sert pas à identifier un nouveau type de monarque. Peut-être les poètes y ont-ils recouru d'abord pour de simples raisons métriques: un plus large éventail de noms se référant de manière générale à un roi pouvait être le bienvenu. Il est vrai néanmoins qu'Homère ne l'emploie jamais: l'origine populaire du nom en est-elle la cause? L'usage que feront les poètes suivants de τύραννος nous permettra d'en préciser le sens, et par là de tracer plus nettement le portrait de l'homme qui se voit attribuer un tel titre.

1. 2. La position des poètes du VIe siècle

L'indifférenciation dont jouit le mot τύραννος à l'origine ne va pas se maintenir durant toute l'époque archaïque; preuves en sont en particulier les vers d'Alcée, de Solon et de Théognis, qui chargent ce terme d'une valeur négative.

Alcée de Mytilène est le poète qui nous fournit le plus de renseignements sur ses rapports avec les tyrans et la tyrannie, bien que le terme proprement dit n'apparaisse que dans cinq

---

6. Admettre un emploi synonymique de τύραννος et de βασιλεύς, en particulier chez Archiloque, est une position fréquente chez les critiques: cf. A. ANDREWES, *The Greek Tyrants*, London: Hutchinson, 1980², p. 23, et M. G. FILENI, «Osservazioni sull'idea di tiranno nella cultura greca arcaica», *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, XLIII (1983), p. 29-35.

fragments, dont certains sont passablement lacunaires[7]. Mais le poème dans lequel Pittacos est explicitement qualifié de *τύραννος* nous autorise à prendre en considération tous ceux qui font allusion à cet homme, et ils sont relativement nombreux[8]. Alcée, en effet, participa intimement aux troubles politiques de son temps, et près de la moitié des fragments qui nous sont parvenus traitent de ces événements.

L'examen de toutes les occurrences de *τύραννος* et de ses dérivés dans la poésie alcaïque nous amène à faire deux remarques. Tout d'abord, la signification de ce terme ne semble pas toujours recouvrir une forme particulière de pouvoir absolu: le poète parle aussi de royauté et de monarchie pour désigner la position de Pittacos[9]. A ce propos, il fournit ailleurs une information précieuse: les citoyens ont établi Pittacos tyran de Mytilène (*ἐστάσαντο τύραννον*), ce qui intégrerait une composante démocratique au fonctionnement politique de la cité[10]. D'autre part, avec Alcée l'image du tyran devient extrêmement négative, le poète reprochant à Pittacos son origine, son physique, son caractère et son action politique, comme nous le verrons plus précisément.

Vers la même époque, sur le continent, les écrits de Solon témoignent eux aussi d'un rejet de la tyrannie. Le terme apparaît dans des poèmes composés après son archontat de 594, durant lequel il tenta de remédier aux troubles sociaux qui régnaient à Athènes. Pressé tant par le peuple que par l'aristocratie d'accepter une tyrannie dont chacun espérait tirer profit, Solon refusa en exposant ses motifs dans plusieurs de ses textes[11]. Dans le

---

7. Ces fragments sont les suivants: fr. 34 A, 75, 302b et 348 Voigt, ainsi que le *P. Oxy.* 2734, fr. 12a. Le sixième vers de ce dernier fragment, du moins ce qu'il en reste (]*τυ.ανν*[), semble bien indiquer qu'il est question dans ce poème d'un tyran ou d'une tyrannie, mais comme ce papyrus ne nous transmet aucun mot en entier, il n'est pas possible de déterminer les conditions d'emploi de ce terme.

8. Sur la base du fr. 348, on peut donc rajouter à la liste les fr. 69, 70, 72, 129, 141, 298, 306g et le test. 429 Voigt.

9. ALC. fr. 5 et 6 Voigt.

10. ALC. fr. 348 Voigt. ARISTOT. *Pol.* 1285a sq. qualifiera ce statut du nom d'aisymnète (*αἰσυμνήτης*); cf. *infra* p. 13.

11. Ce sont, dans l'ordre, les fr. 32, 33, 9 et 34 West. Sur la proposition faite à Solon d'accepter la tyrannie, on peut se référer à PS. ARISTOT. *Ath. Pol.* 11, 2 et PLUT. *Sol.* 14, 4 sq.

premier fragment, il associe à la tyrannie la violence cruelle (*βίης ἀμειλίχου*) et une réputation souillée et déshonorée (*μιάνας καὶ καταισχύνας κλέος*). Le poème suivant, dans lequel Solon semble avoir mis par écrit les propos de ceux qui le raillaient d'avoir refusé la tyrannie, montre ce que cette dernière pouvait représenter pour certains Athéniens du VIe siècle: puissance et richesse abondante (*κρατήσας*; *πλοῦτον ἄφθονον*). Le troisième fragment révèle que tout pouvoir absolu est mauvais[12]: il maintient le peuple dans la servitude et peut être comparé à des éléments naturels dévastateurs comme la neige, la grêle et le tonnerre. L'avènement du tyran est favorisé par l'ignorance de la foule qui ne sait pas prévoir les conséquences funestes d'un pouvoir abandonné en trop grande part à un seul homme; celui-ci en voudra toujours davantage et ne pourra plus être retenu.

Le rejet de la tyrannie se présente chez Solon comme le fruit d'une réflexion politique. Pour réaliser l'union de ses concitoyens, il se peut qu'il faille un chef, mais en aucun cas un tyran, car cela ferait de lui l'homme d'un seul parti, et surtout le détenteur d'un pouvoir unique, non partagé (*μόναρχος*). Le tyran ne saurait être le guide dont les Athéniens ont besoin: il ne ferait que flatter leurs désirs les moins nobles — recherche du pouvoir et du gain — et ne pourrait donc pas contribuer à la sauvegarde de la cité.

On trouve chez Théognis de Mégare la même aversion à l'encontre d'un tyran qualifié de *δημόφαγον*, «dévoreur de son peuple», un terme à rapprocher de l'expression *δάπτειν τὰν πόλιν*, «dévorer la cité», chez Alcée[13]. Renverser un tyran n'est pas, pour le poète, un acte qui attire sur soi la vengeance divine; ce n'est pas une impiété dont il faut se détourner par respect et crainte des dieux. Dans un autre passage, Théognis adopte une position plus nuancée sur le tyran: celui-ci peut être

---

12. Ces vers, cités par Diodore de Sicile, comportent dans l'une des versions le terme de monarque (9, 20, 2), dans une autre celui de tyran (19, 1, 4). Cela pourrait indiquer que ces deux mots ne sont pas encore différenciés au VIe siècle et qu'ils ne recouvrent pas un concept politique précis. Toutefois, rien ne prouve que l'hésitation entre les deux termes soit le fait de Solon lui-même plutôt que de Diodore. On a rencontré le même flottement chez Sémonide et Alcée.

13. THEOGN. 1181 et ALC. fr. 70, 7 et 129, 23 sq. Voigt. Dans le premier poème, Alcée déplore les méfaits de Myrsilos et Pittacos. Dans le second, il implore les dieux de lui accorder vengeance et lance des imprécations contre ses ennemis (Pittacos entre autres, probablement).

l'homme capable de remédier aux maux de la cité en corrigeant les outrances commises par une partie de l'aristocratie[14]. Le poète n'approuve évidemment pas la tyrannie, mais la considère comme un mal nécessaire dans certaines circonstances.

Trois autres fragments de poésie archaïque mentionnent encore explicitement la tyrannie.

Le philosophe Xénophane de Colophon, contemporain de Théognis, s'en prend à ceux de ses concitoyens qui se pavanent richement parés sur l'agora. Leur «vaine prospérité» (v. 1) fut favorisée par les Lydiens à une époque où les habitants de Colophon ne connaissaient pas l'«odieuse tyrannie» (v. 2: *στυγερῆς τυραννίης*). Le terme désigne ici l'oligarchie des mille cavaliers de Lydie, et non pas par conséquent le pouvoir exercé par un seul homme[15]. On peut songer également aux Trente Tyrans d'Athènes; dans ces deux cas, la tyrannie s'applique à toute forme de domination, ressentie de manière négative parce qu'elle est usurpée, parce qu'elle est le fait d'une puissance étrangère ou haïe.

Un fragment de vers d'Anacréon fait allusion à la science de Kallikritè en matière de tyrannie: *ἐπίσταται τυραννικά*. Fille d'Eole, elle exerça, conjointement avec sa mère, le pouvoir sur une partie de l'Ausonie. Le contexte nous est succinctement fourni par Platon, mais il ne permet pas de dire si Anacréon a utilisé l'expression dans un sens péjoratif[16]. Il est intéressant de noter que le terme est appliqué pour une fois à une femme et, qui plus est, une étrangère. Une autre femme, Artémise d'Halicarnasse, se voit attribuer un tel titre par Hérodote. Sage conseillère, ne manquant ni de courage viril (*ἀνδρηίη*), ni d'intelligence politique (*προνοίη*), il lui arrive d'adopter également une attitude qu'on pourrait juger cruelle et moralement ambiguë[17].

---

14. THEOGN. 1179-82 et 39-52.

15. XENOPH. fr. 3 West. Cf. L. H. JEFFERY, *Archaic Greece. The City-States C. 700-500 B. C.*, London/Tonbridge: E. Benn, 1976, p. 225-6.

16. ANACR. fr. 449 Page; PLAT. *Theag.* 125de: ce dialogue montre que la science tyrannique rend celui qui la possède habile à gouverner tous les hommes, à l'instar de Kallikrité.

17. Cf. HDT. 7, 99 et 8, 68, ainsi que 8, 87 sq. On trouvera des commentaires pertinents de ces passages chez R. WEIL, «Artémise ou le monde à l'envers», in *Recueil Plassart*, Paris: Belles Lettres, 1976, p. 215-224, et chez R. VIGNOLO MUNSON, «Artemisia in Herodotus», *Classical Antiquity*, VII (1988), p. 91-106.

Simonide de Céos considère la tyrannie comme un bien désirable, pour autant qu'elle soit accompagnée du plaisir, sans lequel toute vie devient peu enviable même s'il s'agit de celle d'un tyran ou d'un dieu. Ces vers sous-entendent un sentiment déjà évoqué par d'autres poètes: l'attrait irrésistible de nombreuses personnes pour le statut du tyran[18].

Avec Simonide s'achèvent les références explicites de la poésie archaïque au tyran ou à la tyrannie. Si ces termes ne semblent pas encore recouvrir un concept politique précis et encore moins un titre officiel — *τύραννος*, *βασιλεύς* et *μόναρχος* étant utilisés avec une certaine indifférenciation durant toute l'époque archaïque —, ils connaissent déjà une double connotation, positive et négative[19]. Le tyran est dans l'ensemble plutôt mal considéré par les poètes du VIe siècle; il représente une autorité honnie, détestable, dangereuse, mais au même titre que tout autre détenteur d'un pouvoir absolu. La dépréciation qui va s'accroissant semble d'abord porter sur les individus, sur les tyrans eux-mêmes, puis, par répercussion, sur leur pouvoir. Cependant, le rejet de la tyrannie ne paraît pas aussi catégorique au sein de la population des cités grecques. A Mytilène, on élit un «tyran» à la tête de la cité et à Athènes, on traite Solon d'insensé pour n'avoir pas accepté la tyrannie qui lui était offerte. A l'origine, le mot *τύραννος* n'est donc pas systématiquement décrié et ne signifie pas forcément usurpation ou illégalité. Pour bien des gens, le tyran occupe même une position enviable. La tyrannie, toutefois, reste désirable pour autant qu'on l'exerce soi-même, car le Grec devait être fermement convaincu de ne pas vouloir devenir le sujet d'un tyran.

Si la figure du tyran suscite déjà des jugements contrastés dans la poésie archaïque, la littérature classique ne va pas contribuer à unifier les points de vue en développant deux traditions parallèles et opposées: le tyran vu à la fois comme monstre et comme sage. Bien que ces deux traditions remontent au VIe siècle — avec la dévalorisation du tyran dans la poésie alcaïque

---

18. SIM. fr. 584 Page.

19. S. Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente*, p. 193, me semble donner une bonne définition de *τύραννος* en affirmant que ce n'est pas un concept constitutionnel précis, mais plutôt un concept qui tend toujours plus à devenir un jugement de valeur.

notamment et le développement de la légende des Sept Sages[20], c'est essentiellement au cours des siècles qui suivront que l'ambivalence de la figure tyrannique va s'affirmer. Alors que les poètes archaïques n'ont fait qu'esquisser une représentation du tyran aux contours encore incertains, les auteurs classiques en accentueront le côté paradoxal. Despote sanguinaire ou homme d'Etat éclairé, celui-ci ne paraîtra plus avoir sa place à l'intérieur de la société, mais sera rejeté dans ses frontières inférieures ou supérieures.

2. *Deux figures emblématiques: Pittacos et Périandre*

Deux tyrans archaïques témoignent particulièrement bien de la diversité des jugements portés sur la position de tyran: Pittacos et Périandre. Tous deux ont été l'objet de portraits très peu flatteurs et tous deux ont été inscrits sur l'une ou l'autre liste des Sept Sages de la Grèce antique. S'il est donc des figures tyranniques particulièrement ambiguës dans les représentations littéraires archaïques et classiques, ce sont bien celles-ci.

Notre connaissance de Pittacos repose pour l'essentiel sur Alcée[21]. Il serait né d'un père thrace et d'une mère originaire de Lesbos. Il épousa une femme issue d'une famille appartenant à la

---

20. Seul parmi les poètes archaïques, Simonide fait allusion à la place de Pittacos parmi les Sept Sages en citant la sentence «il est difficle d'être bon» comme un *Πιττάκειον* bien connu (fr. 542, 11 Page). Sur l'interprétation passablement controversée de ce poème, on consultera A. W. H. ADKINS, *Merit and Responsability. A Study in Greek Values*, Oxford: Clarendon Press, 1960, p. 165-71; W. DONLAN, «Simonides, fr. 4 D and P. Oxy. 2432», *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, C (1969), p. 71-95; B. GENTILI, «Studi su Simonide», *Maia*, XVI (1974), p. 274-306 (voir aussi *Poesia e pubblico nella Grecia antica. Da Omero al V secolo*, Roma/Bari: Laterza, 1984, p. 87-99); J. SVENBRO, *La parole et le marbre. Aux origines de la poétique grecque*, Lund: Studentlitteratur, 1976, p. 141-61; E. SCHÜTRUMPF, «Simonides and Skopas (542 PMG)», *Würzburger Jahrbücher*, N. F. XIII (1987), p. 11-23; J.-P. VERNANT, «Pánta Kalá. D'Homère à Simonide», in *L'individu, la mort, l'amour*, Paris: Gallimard, 1989, p. 91-101.

21. Outre Alcée, on trouvera des renseignements chez ARISTOT. *Pol.* 1274b 18 et 1285a 30 sq. et DIOG. LAERT. 1, 74 sq. Voir à ce propos W. RÖSLER, *Dichter und Gruppe. Eine Untersuchung zu den Bedingungen und zur historischen Funktion früher griechischer Lyrik am Beispiel Alkaios*, München: Fink, 1980, p. 26-33; A. P. BURNETT, *Three Archaic*

noblesse mytilénienne, les Penthilides. C'est peut-être l'opposition entre cette famille et celle des Cléanactides qui favorisa, vers la fin du VIIe siècle, la première tyrannie mytilénienne, celle de Mélanchros. Celui-ci périt victime d'un attentat perpétré par Pittacos et ses alliés d'alors, la famille d'Alcée. Vint ensuite la tyrannie de Myrsilos contre laquelle se dressa tout d'abord une faction similaire, comprenant à nouveau Pittacos ainsi qu'Alcée lui-même, qui était trop jeune pour prendre part au premier complot. Puis Pittacos rompit les liens qui l'unissaient à ce groupe et s'associa à Myrsilos. A la mort de ce dernier, des troubles violents éclatèrent à Mytilène et le peuple élut Pittacos à la tête de la cité pour y rétablir l'ordre, la paix et la tranquillité. Pittacos renonça à modifier la constitution, mais exerça la fonction de législateur. Malheureusement, il ne laissa aucun écrit, contrairement à Solon, et nous n'avons conservé qu'une seule de ses lois, qui renforçait les mesures punitives en cas d'ébriété. Après dix ans de règne, Pittacos renonça volontairement à sa charge et Mytilène retrouva son autonomie.

On peut se demander si Pittacos fut un tyran au sens moderne du terme. Aristote le désigne du terme d'aisymnète, sorte d'«arbitre élu», en justifiant cette appellation par le fait que la tyrannie de Pittacos ne dura que le temps nécessaire au rétablissement de la paix. Mais il rappelle que pour Alcée, Pittacos était un tyran. Sans doute faut-il entendre par là qu'il disposait du pouvoir absolu qui lui permit d'imposer ses lois aux Mytiléniens.

Périandre, fils de Cypsélos, roi de Corinthe, hérita de la tyrannie par droit d'aînesse. Cypsélos s'empara du pouvoir en 655 en s'appuyant sur les couches sociales qui, à titres divers, supportaient de plus en plus mal les privilèges de l'oligarchie des Bacchiades. Il tua le Bacchiade qui détenait la plus grande part de pouvoir, exila les autres et se rendit maître de Corinthe. Donc, contrairement aux autres tyrans archaïques, Périandre n'accéda pas au pouvoir en renversant un régime oligarchique, mais succéda à son père en 627 en qualité de fils aîné, à l'âge de vingt-quatre ans. Son règne dura jusqu'en 587. Ce que la tradition retient de lui, c'est qu'il fut le type même du tyran sans scru-

---

Poets. Archilochus, Alcaeus, Sappho, London: Duckworth, 1983, p. 107-20; *Poetarum elegiacorum testimonia et fragmenta* II, éd. B. Gentili & C. Prato, Leipzig: Teubner, 1985, p. 31-41.

pules[22]. Mais Hérodote déjà nous laisse entendre qu'il existait une tradition favorable à Périandre. Quoi qu'il en soit, Corinthe connut sous sa domination une période de prospérité économique et culturelle éclatante et elle s'assura une hégémonie maritime certaine.

Voilà, dans les grandes lignes, ce qu'on peut dire des règnes de Pittacos et de Périandre, si l'on se place du point de vue des données historiques. Ces dernières ne vont d'ailleurs pas d'elles-mêmes, car nos connaissances se basent tout naturellement sur les textes antiques, dans lesquels le tyran est déjà l'objet d'une représentation. Ce sont les différentes manifestations de celle-ci qu'il va donc s'agir de prendre en considération si l'on veut cerner au plus près la figure paradoxale du tyran.

2. 1. Le monstre

La composante monstrueuse de la figure du tyran est certainement celle qui a connu la plus grande fortune littéraire, la critique s'étant d'abord portée sur les individus eux-mêmes, avant de s'attaquer à la fonction qu'ils représentaient. On peut classer en deux catégories les reproches formulés à l'encontre du tyran: il y a ceux d'ordre politique et ceux d'ordre personnel, cette dernière catégorie, plus vaste, regroupant des accusations portant sur l'origine du tyran, sur son aspect physique, sur son caractère (violent, impie, avide et injuste étant les invectives les plus fréquentes).

En ce qui concerne la *sphère personnelle*, Alcée s'en prend à plusieurs reprises à l'*origine* de Pittacos qui serait d'ascendance non noble, voire servile. Il traite le tyran de *κακοπατρίδας*, terme qui peut se traduire par «de basse naissance» (fr. 75 et 348 Voigt). Dans un autre poème, il blâme l'origine d'un homme qui n'est pas expressément nommé, mais qu'on considère générale-

---

22. Pour des informations plus détaillées sur l'accession au pouvoir de Cypsélos, voir H. BERVE, *Die Tyrannis bei den Griechen*, München: Beck, 1967, vol. I, p. 14-9 et vol. II, p. 521-5; C. MOSSÉ, *La tyrannie dans la Grèce antique*, Paris: PUF, 1969, p. 25-32, et R. DREWS, «The First Tyrants in Greece», *Historia*, XXI (1972), p. 129-144 (p. 132-4). Concernant Périandre, outre les ouvrages modernes cités ci-dessus, on pourra se reporter aux sources antiques collectées par B. Gentili & C. Prato (éd.), *Poetarum elegiacorum fragmenta*, vol. II, p. 14-30.

ment comme étant Pittacos (fr. 72); les vers 11 à 13 opposent celui-ci d'une part aux hommes libres, d'autre part aux nobles. L'alliance, même temporaire, de Pittacos avec la famille d'Alcée et son mariage avec une Penthilide font douter du bien-fondé d'une telle accusation. L'aristocratie mytilénienne l'accueillerait-elle comme l'un de ses pairs s'il n'était pas noble lui aussi? Le seul reproche qu'Alcée peut formuler sur la naissance de Pittacos a trait à ses origines étrangères, thraces. L'important n'est toutefois pas de savoir si telle ou telle critique est fondée, mais de constater que l'un des traits négatifs de la figure du tyran se rapporte à son origine trouble, «a-normale», c'est-à-dire en dehors de la norme.

Par son père, Périandre aussi connaît une ascendance «boiteuse», au propre comme au figuré. Lorsqu'ils étaient à la tête de Corinthe, les Bacchiades se mariaient exclusivement entre eux, afin de conserver à leur unique profit les privilèges de la royauté. Une fille de ce clan, du nom de Labda, ne trouva pas de mari parmi les Bacchiades, car elle était boiteuse. Elle prit pour époux un Corinthien, Lapithe d'origine, et l'enfant issu de ce mariage fut Cypsélos, père de Périandre[23]. Ainsi, l'infirmité réelle de Labda est cause d'une perturbation dans la lignée des Bacchiades, qui jusque-là obéissait à une règle inviolée. Cypsélos en est par conséquent le descendant «boiteux», au sens figuré, car il n'est pas le fruit d'une union réalisée conformément à la norme. C'est pourquoi, rejeté par sa famille, il n'accédera pas au pouvoir par succession, mais devra s'en emparer.

Un autre type de critique s'attache au *physique* du tyran. Sur ce plan, Pittacos n'est pas épargné par Alcée: il a les pieds trop larges et sillonnés de crevasses; il est ventru et pansu; son aspect est négligé, sale et malpropre (test. 429). Rien de tel en ce qui

---

23. HDT. 5, 92. On trouvera un exposé circonstancié sur la lignée des Cypsélides chez J. -P. VERNANT, «Le Tyran boiteux: d'Œdipe à Périandre», *Le Temps de la réflexion*, II (1981), p. 235-255. Vernant trace un parallèle intéressant entre le destin des Labdacides et celui des Cypsélides. Il y repère des thèmes semblables: boiterie, tyrannie, pouvoir conquis et perdu, suite continue ou bloquée des générations, rectitude ou déviation dans les rapports sexuels. Si le texte d'Hérodote retient ces thèmes, «c'est que dans l'imaginaire grec la figure du tyran, telle qu'elle se dessine aux Ve et IVe siècles, épouse les traits du héros légendaire, à la fois élu et maudit» (p. 254).

concerne Périandre, mais un tyran ne concentre pas forcément sur sa seule personne toutes les caractéristiques susceptibles de le rendre monstrueux.

Les traits saillants du *caractère* d'un tyran sont généralement un point d'attention de ses détracteurs. Ainsi, Pittacos est dépeint par Alcée comme vantard (test. 429), dépassant la mesure (fr. 306g, 7-9), glouton (test. 429), avide de gloire et de puissance (fr. 70, 13 et 141, 3). Le poète le considère également comme un traître, peut-être même comme un impie, car il ne respecte pas les serments prononcés (fr. 129, 22-23 et 306g, 9-11). Pittacos serait aussi rusé qu'un renard (fr. 69, 7, pour autant qu'il s'agisse bien de lui dans ce poème) et avare, car il prendrait ses repas caché, comme s'il n'avait pas de quoi s'éclairer (test. 429). Alcée accuse peut-être le tyran d'ivrognerie (fr. 72): il boirait du vin pur, de jour comme de nuit, et avec démesure, ce qui, pour un Grec, dénote un comportement sympotique relevant du barbare, du non-civilisé. Mais il n'est pas certain que Pittacos soit personnellement visé ici.

Périandre, au début plus doux que son père, devint plus cruel que lui après être entré en relation avec Thrasybule, tyran de Milet. Et les reproches faits à Pittacos paraissent bien anodins au vu des accusations portées contre Périandre: on lui impute à peu de choses près la violation de tous les tabous. C'est un homme brutal et cruel (*μιαιφονώτερος*) qui aurait massacré sa femme enceinte en la rouant de coups de pieds, sur une dénonciation calomnieuse de concubines. Nécrophile, il aurait abusé de Mélissa, son épouse morte. La sexualité déviante de Périandre se manifeste également dans la liaison incestueuse qu'il aurait entretenue avec sa mère. Impudicité, voyeurisme et méchanceté se révèlent dans un passage rapporté par Hérodote: Périandre, après la mort de sa femme, aurait fait dépouiller de leurs vêtements et de leurs bijoux toutes les Corinthiennes, femmes libres et servantes, en l'honneur de Mélissa. Pour achever ce tableau, Périandre se montra mauvais père: il chassa de Corinthe son fils cadet qui devait lui succéder et interdit que quiconque le reçoive, parce que ce dernier lui reprochait d'être responsable de la mort de sa mère[24]. Il n'est pas surprenant, à la lecture de ces récits, que Périandre ait été considéré comme l'archétype du tyran.

---

24. Ces diverses anecdotes ont été rapportées par HDT. 3, 50 sq. et 5, 92ζ sq.; DIOG. LAERT. 1, 94; NIC. DAM. *FGrHist.* 90 F 58 et PLUT. *Sept. Sap.* 146d.

La *composante politique* des critiques adressées au tyran semble être moins étoffée. Alcée reste très imprécis quand il accuse Pittacos de «dévorer la cité», telle une bête sauvage. Un autre fragment adresse une mise en garde contre un homme, probablement Pittacos, qui mettra bientôt la cité sens dessus dessous[25]. A ces griefs, on peut en joindre deux autres: celui d'être *κακοπατρίδας*, de «faire le malheur de sa patrie» — autre traduction possible de ce terme — et celui d'avoir rompu ses serments en quittant le parti d'Alcée pour s'allier au tyran Myrsilos. Il est possible également que le poète ait reproché à Pittacos d'être un membre, voire le fondateur d'un «parti» politique, les *κακοπατρίδαι*, favorisant la coopération entre nobles et non nobles[26].

Les actes politiques «monstrueux» de Périandre nous sont mieux connus. En guise d'entrée en matière, on peut dire avec Hérodote que «tout ce que Cypsélos avait laissé à tuer ou à bannir, Périandre l'acheva[27]». Sur le conseil de Thrasybule, il fit mettre à mort les citoyens qui dépassaient les autres. Pour venger l'assassinat de son fils Lycophron, il fit expédier à Sardes trois cents jeunes gens, fils d'hommes du plus haut rang, pour qu'ils soient faits eunuques, privant ainsi la cité de futurs citoyens. Il n'autorisa pas qui le désirait à vivre à Corinthe; il interdit aux citoyens d'acquérir des esclaves et de mener une existence oisive, et il fit punir toute personne qui demeurait assise sur l'agora[28].

La monstruosité du tyran se manifeste donc sur plusieurs plans. Enumérer toutes les intentions cachées derrière chacun des traits dépréciatifs décochés au tyran serait fastidieux; on peut cependant constater qu'ils ont tous pour but, d'une manière générale, de montrer que le tyran est un personnage qui sort de la norme, ou des normes. Soit il est le fruit d'une union inhabituelle, soit son ascendance est douteuse; son propre mariage est

---

25. ALC. fr. 70, 7 et 129, 23 sq., ainsi que 141, 4 Voigt.

26. C'est l'interprétation proposée par W. Rösler, *Dichter und Gruppe*, p. 186-91.

27. HDT. 5, 92*η*, trad. de Ph.-E. LEGRAND, *Hérodote. Histoires* V, Paris: Belles Lettres, 1946.

28. HDT. 3, 48; EPHOR. *FGrHist.* 70 F 179; NIC. DAM. *FGrHist.* 90 F 59. Ces dernières mesures pourraient néanmoins également être considérées comme témoignant d'une sagesse politique qui viserait à développer l'économie de la cité, plutôt que comme l'affirmation d'une autorité despotique.

suspect. Son physique n'est pas commun. Son caractère fait de lui un asocial; il ne connaît pas de mesure et son pouvoir tyrannique peut s'exercer sans la contrainte de barrières morales personnelles. Ses mœurs sont déviantes. Son action politique ne correspond pas à la norme civique: il refuse de partager le pouvoir, il dépouille la cité de ses citoyens et il agit contrairement au bien de celle-ci. Par tout ce qu'il est et tout ce qu'il fait, le tyran se place à l'écart des autres. Cette exclusion est encore soulignée par l'ambivalence même de la figure tyrannique: comportant à la fois une face sombre et une face claire, elle ne se laisse pas enfermer dans une catégorie facilement délimitable. L'appartenance de certains tyrans au groupe des Sages vient remettre en question ce qu'un premier jugement pourrait avoir de trop réducteur: à savoir que le tyran, dans la littérature grecque, serait toujours synonyme de monstruosité.

2. 2. *Le sage*

Qu'il soit monstre ou sage, le tyran reste un être d'exception. Inscrire Pittacos et Périandre sur la liste des Sept Sages, c'est aussi les mettre à part du commun des mortels, même si en l'occurrence il s'agit de relever l'aspect estimable de leur personnalité ou de leur action politique.

Les légendes concernant les Sept Sages se sont formées à une époque de transition entre les récits mythiques mettant en scène un héros et les récits de type historique qui excluent le merveilleux. Elles présentent des hommes engagés dans la vie économique et politique, mais font encore la part belle à l'extraordinaire, à l'étonnant[29]. Il est malheureusement difficile de savoir sur quoi précisément se fondait la réputation de sagesse et de vertu de ces hommes, mises à part les maximes qu'on leur prête. D'où le danger d'extrapoler au-delà des témoignages purement littéraires, étant donné que ceux-ci sont le plus souvent extrêmement minces.

C'est avant tout aux sentences pleines de sagesse qui lui sont attribuées que Pittacos doit d'être compté au nombre des Sept Sages. De plus, sa renonciation à la tyrannie a certainement joué

---

29. A ce propos, on pourra lire l'introduction aux récits concernant les Sept Sages de B. SNELL, *Leben und Meinungen der Sieben Weisen*, München: Heimeran, 1971, p. 30-1.

un rôle dans cette insertion. Sa place parmi les Sages n'a jamais été remise en question, contrairement à celle de Périandre[30]. Il fut aussi bien connu en tant que législateur, mais malheureusement nous ignorons tout des lois qu'il aurait données à Mytilène. Une anecdote rapportée par Diodore suggère que Pittacos, à l'instar d'autres tyrans — de Solon notamment — aurait procédé à un partage égal du sol pour mettre fin aux troubles de la cité, troubles en partie d'origine agraire[31]. La réputation de ses maximes doit s'être étendue au VIe siècle déjà, puisque Simonide en cite une en soulignant qu'elle est fort connue[32]. Malgré les invectives constantes d'Alcée, Pittacos fut tenu dans l'Antiquité pour un réformateur modéré qui usa de son autorité pour briser le pouvoir des clans aristocratiques. Il semble même avoir fait preuve de clémence en amnistiant les exilés, ce dont profitèrent Alcée et un bon nombre d'aristocrates[33].

On l'a dit, la place de Périandre au sein des Sept Sages fut davantage sujette à controverse, probablement au temps d'Hérodote déjà. Si Périandre fut compté au nombre des Sages, cela n'a vraisemblablement pu se faire qu'à une époque où le souvenir de son règne et de son action politique était encore vivace. Ce qui a sans doute joué en faveur de Périandre — mais c'est moi qui le souligne — c'est sa conception de la vie: elle devait être faite de simplicité, de modération et de travail. Il mit un zèle quasi doc-

---

30. La composition du groupe des Sages n'a jamais été nettement déterminée. La première liste est fournie par PLAT. *Prot.* 343a: on y trouve Thalès, Pittacos, Bias, Solon, Cléobule et Chilon, le septième étant Mison de Chénée. Les six premiers se retrouvent dans à peu près toutes les listes, la septième place changeant seule de titulaire selon les intentions des auteurs. La liste la plus communément admise remonterait à Démétrios de Phalère (cf. STOB. 3, 79 et 43, 131) et Périandre y occuperait la septième place. Plutarque n'a jamais admis le tyran de Corinthe dans le groupe des Sept Sages; lui-même n'en compte que cinq, auxquels auraient été ajoutés plus tard, selon lui, Cléobule, tyran de Lindos, et Périandre, «qui n'avaient pourtant ni vertu, ni sagesse, [mais qui] surent grâce à leur puissance et à leurs largesses, faire violence à l'opinion au point d'usurper le nom de sages; ils énoncèrent aussi et répandirent en Grèce quelques sentences, quelques maximes analogues à celle des cinq» (*De E apud Delph.* 385d). Voir aussi PAUS. 1, 23, 1 et 10, 24, 1.

31. DIOD. SIC. 9, 12, 1: les Mytiléniens donnèrent un champ à Pittacos qui «fit distribuer à chacun une part égale, disant que l'égal valait mieux que le plus».

32. Cf. *supra* n. 20.

33. DIOG. LAERT. 1, 76.

trinaire à faire adopter cette vue à ses sujets, ce dont plusieurs lois témoignent: punition de l'oisiveté, interdiction d'acheter des esclaves, loi somptuaire. Il ne leva pas d'impôts supplémentaires, mais se contenta des redevances du marché et du port. C'était un homme modéré et juste, qui détestait les méchants (*μήτε ἄδικος, μήτε ὑβριστής, μισοπόνηρος*): il fit jeter à la mer les entremetteuses! On lui a attribué, comme aux autres Sages, divers apophtegmes dont celui-ci, resté célèbre: «N'essaie pas de guérir le mal par le mal». Mytiléniens, Athéniens, et habitants de Ténédos recoururent à Périandre comme arbitre pour régler leurs contentieux. Dans le domaine culturel, le tyran de Corinthe semble avoir encouragé le développement des arts, en invitant à sa cour des poètes, en particulier Arion[34].

Si la tradition littéraire s'avère somme toute assez discrète sur la composante modérée, ou même digne d'éloge, de la personne et du pouvoir tyranniques, il n'en reste pas moins vrai que Pittacos et Périandre ont été comptés au nombre des Sept Sages, quoi que puissent en penser divers auteurs anciens. A défaut de témoignages écrits, il devait exister une tradition orale, favorable à certains tyrans et aux changements économiques, sociaux et politiques qu'ils apportaient.

2. 3. Le tyran en marge de la société humaine

La figure traditionnelle du tyran, ambivalente et contradictoire, le rejette loin du centre, de la norme, vers des extrémités opposées: la monstruosité ou la sagesse, l'infra-humain ou le supra-humain. Cependant, dans un mouvement inverse, centripète, sa fonction d'arbitre, de médiateur le ramène au cœur de la société, de la cité, mais tout en lui assurant une position à part, puisqu'il se doit de rester au-dessus des conflits.

En tant que monstre, le tyran se comporte comme un animal sauvage: c'est ce à quoi Alcée comparait Pittacos en l'accusant de «dévorer la cité». On retrouve chez Platon une expression qui

---

34. EPHOR. *FGrHist.* 70 F 179; HERCLD. fr. 19 et 20 Dilts; HDT. 1, 23 sq., 3, 53 et 5, 95; ARISTOT. *Rhet.* 1375b; PLUT. *Sept. Sap.* 160e sq. Nous savons par ailleurs que Périandre favorisa l'épanouissement des cultes et la construction de temples, et que la céramique ainsi que la métallurgie connurent sous son règne une époque florissante. Sa tyrannie coïncida avec l'apogée du développement économique et culturel de Corinthe.

n'est pas sans rappeler cette dernière quand il compare le tyran à un loup dont la voracité peut aller jusqu'à consommer ses propres enfants[35]. Esclave de ses passions, dominé par ses instincts et ne connaissant plus aucune retenue dans aucun domaine (sexuel, alimentaire, financier, politique), le tyran s'exclut de la société des hommes. Les bêtes sauvages n'ont pas à respecter les interdits et les règles du jeu qui fondent cette dernière. Elles ne sont pas au-dessus des lois, mais au-dessous, car elles ne disposent pas du *λόγος*, à la fois parole et raison, qui fait de l'homme le seul «animal politique»[36]. La bestialité, en plus de l'absence de *λόγος* et de *νόμος*, implique également un état de confusion où tout est brouillé, où les générations peuvent se confondre (lorsque le fils s'unit à sa mère).

Parallèlement, la puissance dont jouit le tyran le place au-dessus des hommes; elle fait de lui l'égal des dieux. Cette comparaison de la tyrannie avec le pouvoir des dieux est un lieu commun de la littérature classique[37]. Comme ces derniers, le tyran se sent au-dessus des lois par surcroît de puissance. Il détient le pouvoir absolu de faire tout ce que bon lui semble: tuer qui il veut, s'unir à qui il désire et pratiquer l'inceste qui n'est précisément pas prohibé chez les dieux. Le rapprochement que l'on peut faire entre la divinité et le tyran se marque également dans l'un des épithètes attribué au roi des dieux: *Ζεὺς τύραννος*[38].

Certaines représentations du tyran au Ve siècle l'assimilent à l'image du héros[39]. Comme lui, le tyran accède au pouvoir par

---

35. PLAT. *Resp.* 619b sq.

36. ARISTOT. *Pol.* 1253a 10 sq.

37. «La tyrannie égale aux dieux», *τυραννὶς ἰσόθεος*, se rencontre par exemple chez PLAT. *Resp.* 360b sq. Le tyran est «maître de tout faire comme un dieu parmi les hommes» (*ibid.* 360c). Cf. aussi EUR. *Tr.* 1168.

38. AESCH. *Prom.* 736; ARISTOPH. *Nub.* 564. Zeus affiche également les signes d'un pouvoir tyrannique: cf. AESCH. *Prom.* 224 sq. et 324.

39. Divers auteurs ont remarquablement montré les rapports complexes qui font du tyran le parallèle du héros tragique et du héros mythique. Le personnage d'Œdipe en particulier est le point de rencontre de ces différentes figures. Cf. J.-P. VERNANT, «Ambiguïté et renversement. Sur la structure énigmatique d'*Œdipe-Roi*», in J.-P. VERNANT & P. VIDAL-NAQUET, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Paris: La Découverte, 1972, p. 116-7; B. GENTILI, «Il tiranno, l'eroe e la dimensione tragica», in *Edipo. Il teatro greco e la cultura europea*, éd. B. Gentili & R. Pretagostini, Roma: Ateneo, 1986, p. 117-123; J. -P. Vernant, «Le Tyran boiteux», p. 235-55.

une voie détournée, en dehors d'une descendance légitime[40]; ce sont ses actes, ses exploits et non son sang qui le qualifient pour le pouvoir. Périandre a en commun avec Œdipe une forme de sagesse qui paradoxalement les conduit tous deux à la tyrannie et à l'échec de leur action politique, auxquels s'ajoute la ruine de leur descendance familiale. B. Gentili définit ainsi les caractéristiques du héros tragique, caractéristiques qui s'avèrent aussi être celles du tyran: nature surhumaine, imperfection physique, anormalité sexuelle et hypersexualité, intelligence supérieure, violence sanguinaire, folie, transgression de toutes les limites, illégalité, franchissement d'une épreuve déterminée, mariage mémorable et faillite de son œuvre[41].

Pour clore cette série de parallèles entre le tyran et diverses figures littéraires, on peut retenir la fréquence de thèmes «royaux» dans la tradition concernant les tyrans[42]. Souvent d'ailleurs, les sources antiques désignent les tyrans du nom de «rois» ou les signalent comme détenteurs d'une royauté[43]. Cela ne signifie évidemment pas que les tyrans portaient officiellement le titre de roi, mais un lien était ainsi suggéré. On peut citer également les alliances matrimoniales conclues avec les maisons royales: Pittacos épousant une Penthilide, Proclès, tyran d'Epidaure, marié à une fille des rois d'Arcadie[44]. Certaines fonctions associées aux tyrans renvoient au mythe royal: tyran détenteur de richesses importantes et dispensateur d'abondance (distributions monétaires, dons d'aliments, redistribution des terres, promotion d'un

---

40. Cypsélos, père de Périandre, n'accède pas au pouvoir comme successeur des Bacchiades, bien qu'il en soit l'un des descendants, car il est issu d'un mariage en dehors de la norme.

41. B. Gentili, «Il tiranno, l'eroe e la dimensione tragica», p. 122.

42. Cette ultime comparaison est formulée dans l'étude de Z. PETRE, «Le comportement tyrannique», *Actes de la XIIe Conférence internationale d'études classiques «Eirene»*, Bucuresti: Editura Academia, 1975, p. 563-571. L'auteur essaie de voir «si le comportement tyrannique ne répond pas à des suggestions de royauté mythique — et, de ce point de vue, le tyran peut aussi bien être un héros, puisque le héros lui-même n'est souvent qu'un roi méconnu et errant» (p. 563 n. 2).

43. Pour Cypsélos et Périandre de Corinthe, cf. HDT. 3, 52 et 5, 92ε, ainsi que NIC. DAM. *FGrHist.* 90 F 58, 1. Pour Pittacos, voir *Carm. pop.* fr. 869 Page; les auteurs tardifs indiquent que son père Hyrras devint «roi (βασιλεύς) des Mytiléniens», cf. sch. DION. THRAC. p. 368, 15 Hilgard. Sémonide d'Amorgos parle du «tyran porteur de sceptre», signe royal par excellence (fr. 7, 69 West).

44. DIOG. LAERT. 1, 94, 1.

développement urbanistique), exerçant la justice, tels Périandre et Pittacos, arbitres de leurs contemporains et sages médiateurs[45]. Ce sont de tels gestes, souvent à portée symbolique, qui rapprochent le tyran de la royauté dont il peut parfois paraître l'héritier, sur le plan mythique et non pas institutionnel.

Le tyran, par le pouvoir suprême qu'il a su conquérir en dehors des normes ordinaires, se place, pour le bien et pour le mal, au-dessus des autres hommes, au-dessus des lois. «Mais du même coup, le tyran se trouve exclu de la communauté et rejeté en un lieu où la pensée politique ne fait plus de distinction entre le sur-homme et le sous-homme, où s'efface la distance entre les dieux et les bêtes[46].»

3. Le tyran exclu pour mieux définir la norme

Que la tradition littéraire, en le présentant le plus souvent comme un monstre, parfois comme un sage, ait placé le tyran à part de la société des hommes, cela ne fait plus aucun doute. Que cette marginalisation soit le résultat de la volonté, consciente ou non, des auteurs anciens de réaffirmer ce que doit être la norme, voilà qui reste à être explicité. Cette norme varie bien entendu d'une époque à l'autre, d'un auteur à l'autre, en fonction de différents paramètres: sociaux, politiques, personnels. La poésie archaïque, puis la littérature classique serviront de base à cette réflexion, et permettront de déterminer en fonction de quelle norme, de nature essentiellement politique, elles ont créé diverses représentations de tyrans.

3. 1. Pragmatique de la poésie archaïque

Nos connaissances du cadre social et historique de la poésie archaïque sont en général celles que les poètes eux-mêmes ont bien voulu nous laisser. En effet, les biographes antiques ayant

---

45. Ce sont de telles images qui ont contribué naturellement à développer une tradition favorable aux tyrans, et en particulier celle des Sept Sages. Les exemples foisonnent; citons HDT. 3, 123 sq. (richesse de Polycrate), Ps. ARISTOT. *Ath. Pol.* 16, 2 (fonds distribués par Pisistrate) et *Pol.* 1305a, 25 sqq. (dons d'aliments par Théagène).

46. M. DETIENNE, *Dionysos mis à mort*, Paris: Gallimard, 1977, p. 143.

puisé la majeure partie de leurs renseignements dans les propres textes des poètes, ceux-ci sont donc à utiliser avec précaution. Il faut être conscient que le regard que nous portons sur cette époque est en partie influencé par celui des poètes[47].

A l'époque archaïque, la poésie grecque est très étroitement liée à la réalité sociale et politique, cela à double titre. Non seulement elle reflète une certaine image de la société, mais elle est elle-même intégrée aux diverses formes de la vie communautaire. C'est avant tout une poésie d'occasion destinée non pas à la lecture, mais à une exécution orale devant un auditoire particulier, avec un soutien instrumental. L'interprétation en est confiée soit à une seule personne, le poète, accompagné habituellement de la lyre ou de la flûte, soit à un chœur qui chante et danse en même temps. Le destinataire n'est pas le même dans les deux cas: dans la poésie dite «monodique», il est représenté par un cercle restreint d'auditeurs, les amis du poète; l'exécution du poème a le plus souvent pour cadre le symposion, les hétairies masculines ou les thiases féminins. Quant à la poésie chorale, l'occasion de son énonciation est en général cultuelle, lors de festivals religieux; le public est alors constitué des fidèles qui participent à ces fêtes[48].

La poésie archaïque, de par sa relation étroite avec un public, une collectivité, est volontiers centrée sur l'expression du narrateur, sur les circonstances d'exécution du chant. Dans la mesure où elle est liée à un *hic et nunc*, elle offre la possibilité d'un partage de «sentiments personnels», qui s'opère chaque fois à travers une langue conventionnelle, un rythme dansé et chanté, un destinataire[49]. En conséquence, lorsque le poète semble exprimer sa propre opinion sur la tyrannie, il ne faut pas oublier

---

47. Pour les problèmes posés par les biographies antiques, voir M. LEFKOWITZ, *The Lives of the Greek Poets*, London: Duckworth, 1981, p. VII-XI.

48. Sur les diverses situations d'énonciation de la poésie archaïque, on consultera B. Gentili, *Poesia e pubblico*, p. 41-66, J. HERINGTON, *Poetry into Drama. Early Tragedy and the Greek Poetic Tradition*, Berkeley/Los Angeles/London: University of California Press, 1985, p. 3-57, et C. CALAME, *Le récit en Grèce ancienne. Enonciations et représentations de poètes*, Paris: Méridiens Klincksieck, 1986, p. 35-7.

49. L'identité du *je* poétique pose généralement problème dans la poésie archaïque. Peut-on affirmer que les sentiments exprimés par le *je* renvoient à la personne individuelle du poète, à son identité biographique? Ou, au contraire, a-t-on affaire à un *je* ne correspondant pas à l'auteur, mais à la

qu'il le fait à une occasion et dans un cadre spécifiques, devant un auditoire particulier, d'où l'intérêt de préciser le contexte historique et social de la poésie archaïque.

La situation d'énonciation de la poésie archaïque étant esquissée, nous pouvons examiner le cas particulier d'Alcée, seul poète à brosser le portrait d'un tyran connu, Pittacos. Vers la fin du VIIe siècle, Mytilène, comme d'autres cités archaïques, est en proie à une grave crise sociale qui engendre des troubles civils. L'opposition de clans aristocratiques fait naître la première tyrannie, celle de Mélanchros. Une partie de la noblesse, dont la famille d'Alcée, est solidement attachée à ses privilèges et n'est prête à faire aucune concession au peuple. D'autres maisons nobles, comme celle des Penthilides, semblent plus disposées à faire cause commune avec le δῆμος. Un deuxième tyran, Myrsilos, succède à Mélanchros assassiné, puis Pittacos est porté à la tête de la cité dans les circonstances que l'on connaît. Les sources antiques citent les deux motifs qui ont guidé les Mytiléniens dans leur choix: la conduite de Pittacos lors de la guerre de Sigée contre Athènes et la crainte d'une faction exilée, conduite par Alcée et son frère Antiménide[50].

Alcée appartient manifestement à l'aristocratie «orthodoxe» qui tente de conserver le contrôle de l'Etat et de maintenir, voire de restaurer les structures traditionnelles du pouvoir. Ses poèmes témoignent fréquemment de son aversion pour ses ennemis politiques, à tel point que Denys d'Halicarnasse fait remarquer que si on leur enlevait le mètre, on y trouverait une rhétorique politique[51]. Ils font également allusion à des groupes de compagnons, dont l'existence à Mytilène est mentionnée par d'autres auteurs[52]. Ces communautés, les hétairies, regroupent des

---

personne fictive du poète? Ce sont là les deux tendances divergentes de la critique moderne. La polémique s'est en particulier cristallisée autour de l'*Epode de Cologne* d'Archiloque (fr. 196a West). Comme tenant de la première tendance, on trouve W. RÖSLER, «Persona reale o persona poetica?», *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, XLVIII (1985), p. 131-44; il s'oppose entre autres à A. P. Burnett, *Three Archaic Poets*, p. 30-2 et p. 83-97. Pour juger de cette poésie, il faut tenir compte de sa fonction paradigmatique et exemplaire, ainsi que de la situation énonciative de chaque poème, suivant les marques qui la révèlent dans le poème lui-même.

50. DIOG. LAERT. 1, 74 sq. pour le premier motif; ARISTOT. *Pol.* 1285a 33 sq. pour le second.

51. DION. HAL. *De Imit.* 422.

52. ARISTOT. *Pol.* 1311b 26; DIOG. LAERT. 1, 74 sq.

hommes partageant les mêmes idées et vraisemblablement une même origine sociale[53]. Elles ont une grande importance dans la vie collective des citoyens de l'époque archaïque: c'est l'un des centres, si ce n'est le centre, de la vie sociale masculine; il l'emporte sur des formes plus traditionnelles de réunion telles que le cercle familial. La fonction principale d'une hétairie, en particulier en ces temps troublés de la fin du VIIe siècle, est politique: des hommes partageant un même but s'associent et jurent de mettre tout en œuvre ensemble pour parvenir à leurs fins. Toutefois, la vie communautaire des hétairies ne se limite pas à l'action politique, mais touche l'ensemble des comportements sociaux de ses membres, comme les habitudes cultuelles et symposiaques, le banquet servant souvent de cadre aux réunions du groupe. L'hétairie est donc le lieu qui permet à l'aristocratie mytilénienne d'exercer une influence sensible sur l'attitude sociale de chacun de ses membres.

L'examen des fragments d'Alcée montre que le poète s'adresse à un cercle restreint de compagnons, issus d'un même milieu et se battant pour une même cause. L'hétairie apparaît non seulement comme le destinataire de la poésie d'Alcée, mais également comme la condition nécessaire à sa réalisation. «Ohne Hetairie kein Lyriker Alkaios», ainsi que le résume parfaitement W. Rösler[54]. Pour le poète et ses compagnons, l'hétairie est le cadre privilégié dans lequel ils peuvent réaffirmer ce à quoi ils croient: le maintien au pouvoir de l'aristocratie traditionnelle. Ce sont les valeurs de cette dernière qui constituent la norme pour Alcée, une norme qu'il reproche à Pittacos de transgresser. Tous deux avaient les mêmes buts, tous deux appartenaient à la même faction qui avait combattu la première tyrannie à Mytilène et tous deux étaient liés par un serment. Mais Pittacos a réussi à conquérir le pouvoir pour lui seul, après avoir trahi ses anciens compagnons. Conscient du caractère inéluctable des bouleversements sociaux qui surviennent, le tyran s'est inscrit dans ce courant et a déserté le parti de l'ancienne noblesse qui s'accroche désespérément à ses privilèges. Les structures sociales et politiques d'une société archaïque représentant la norme pour le poète sont en train de se transformer, avec l'aide d'hommes tels que Pittacos. Rien d'étonnant dès lors à ce que le tyran, qui ne

53. Sur le fonctionnement des hétairies, voir W. Rösler, *Dichter und Gruppe*, p. 33-6.
54. *Ibid.* p. 40.

respecte plus les valeurs anciennes, soit présenté comme un monstre dans la poésie alcaïque.

La situation personnelle de Théognis est proche de celle d'Alcée: membre de l'aristocratie traditionnelle, il ne peut que déplorer l'arrivée au pouvoir d'un homme porté par le peuple, même si, comme on l'a dit, il lui reconnaît une certaine aptitude à apaiser la discorde civile. N'ayant pas connu personnellement la tyrannie, Théognis s'attache moins à décrier une figure haïssable qu'à proposer à ses concitoyens des modèles moraux. Ainsi que Solon, il se veut poète éducateur de la cité; le genre que tous deux pratiquèrent, l'élégie, n'est d'ailleurs pas indifférent à leur position[55].

Au cours des générations suivantes, les poètes ne participent pas aussi directement au processus politique; ils ne sont plus au service de leur cité d'origine, mais dépendent souvent du patronage des tyrans au pouvoir. C'est le cas par exemple d'Anacréon, de Simonide, de Pindare ou de Bacchylide qui deviennent en quelque sorte des poètes professionnels. Protégés et entretenus par un tyran, leur situation est évidemment très différente de celle d'Alcée et ils contribuent probablement à diffuser l'image d'un tyran dispensateur de bienfaits, bien que les fragments qui nous sont parvenus n'en gardent que peu la trace. Le tyran attend certainement, en échange de sa généreuse hospitalité, une contrepartie de la part du poète, contrepartie littéraire qui doit lui donner l'occasion de «contrôler» ce que la postérité retiendra de son règne[56].

---

55. Tout ce qui concerne Théognis est incertain: l'époque et le lieu où il a vécu, l'histoire de sa vie, l'authenticité du recueil qui lui est attribué. Pour ces problèmes biographiques, on se rapportera à M. L. WEST, *Studies in Greek Elegy and Iambus*, Berlin/New York: de Gruyter, 1974, p. 65-71. Sur la valeur souvent gnomique de l'élégie, ainsi que sur sa forme et son cadre énonciatif, on consultera M. L. West, *op. cit.*, p. 1-21, B. Gentili, *Poesia e pubblico*, p. 41-6, et dans le recueil de T. J. Figueira & G. Nagy (éd.), *Theognis of Megara. Poetry and the* Polis, Baltimore/London: The Johns Hopkins University Press, 1985, les contributions de L. EDMUNDS, «The Genre of Theognidean Poetry», p. 96-111, et de D. B. LEVINE, «Symposium and the *Polis*», p. 176-196.

56. Les relations entre poètes et tyrans sont fort bien exposées dans l'article de A. J. PODLECKI, «Festivals and Flattery. The Early Greek Tyrants as Patrons of Poetry», *Athenaeum*, n. s. LVIII (1980), p. 371-395, ainsi que dans les monographies de J. Svenbro, *La parole et le marbre*, p. 139-212, et de A. J. Podlecki, *The Early Greek Poets and their Times*, *passim*.

3. 2. Le tyran en marge de la cité démocratique

Il peut paraître étonnant que les représentations de tyrans soient aussi présentes dans la littérature classique, en particulier à Athènes, alors que le tyran est à cette époque une figure absente de la scène politique, du moins en Grèce continentale. Hérodote, par exemple, est né près de vingt-cinq ans après que les Pisistratides furent chassés d'Athènes. Malgré cela, tyran et tyrannie sont sources d'inspiration, principalement dans le domaine de la réflexion politique. Quel intérêt trouvait-on alors à «rapatrier» un phénomène éloigné soit dans le temps (tyrannies archaïques), soit dans l'espace (tyrannies occidentales ou orientales)?

Les représentations du tyran que se font les auteurs du Ve siècle, prosateurs et tragiques, construisent le plus souvent une image du pouvoir tyrannique qui place son détenteur à l'écart du système de la cité grecque classique, que ce soit sur le plan politique, économique, social ou moral. Ce que rapporte Hérodote à propos des tyrans n'est pas le fruit d'observations directes et personnelles, mais traduit vraisemblablement l'état de la tradition orale au Ve siècle. Le portrait que le Perse Otanès trace de la tyrannie relève divers traits condamnables: violence, méfiance, ὕβρις (attitude dépassant la mesure) et iniquité[57]. Chez Thucydide, on voit pour la première fois que la tyrannie s'inscrit dans l'histoire des cités grecques, d'Athènes en particulier, et qu'elle précède généralement un régime constitutionnel. Par ailleurs, l'historien apprécie, dans l'ensemble, l'œuvre des Pisistratides, mais se plaint des tyrans en général parce qu'ils ne sont pas assez puissants, ni entreprenants[58]. Dans la tragédie, le tyran apparaît comme la somme des composantes négatives de divers modèles éthiques; il est l'envers de l'homme libre et l'envers du sage, sur

---

57. HDT. 3, 80 sq.: l'historien met en scène trois Perses qui délibèrent sur le meilleur régime politique — démocratie, oligarchie ou monarchie. Ce débat reflète plus certainement des questions débattues dans un cercle de pensée proprement hellénique que les propos de grands seigneurs perses; voir en dernier lieu D. LATEINER, *The Historical Method of Herodotus*, Toronto/London: Phœnix, 1989, p. 163-88.

58. THUC. 1, 18: seule Sparte ne connut pas la tyrannie, car elle disposait de lois depuis longtemps; cf. aussi 1, 54, 5 et 2, 64, 4.

le double plan moral et politique. L'intrigue dramatique révèle sa faillite inévitable, tant humainement que socialement[59].

La marginalisation du tyran a un sens dans la cité démocratique, un sens politique[60]. Du point de vue de la cité du Ve siècle, le tyran méprise les règles du système civique. En s'emparant du pouvoir dans des circonstances souvent violentes et en exerçant ce pouvoir pour lui seul, il refuse l'égalité aux autres citoyens et s'oppose ainsi à l'isonomie[61]. Dans le domaine économique, on attribue au tyran toute une série de mesures comme une nouvelle répartition des terres, l'introduction de la monnaie, le développement du commerce et de l'artisanat. Mais souvent, l'exagération du trait (ostentation de ses richesses ou appropriation de celles des autres) fait basculer le tyran dans un monde où la norme économique est transgressée. On le rend responsable de désordres sociaux puisqu'il dresse les pauvres contre les riches, les esclaves contre les hommes libres, le peuple contre l'aristocratie. De par son mode de vie, son comportement envers les autres hommes, ses mœurs sexuelles déviantes, le tyran s'exclut lui-même de la société.

> Dans tous ces domaines, discours positif et discours négatif s'enchevêtrent et le dénominateur commun, au Ve siècle du moins, paraît moins être la volonté de porter un jugement favorable ou défavorable sur la tyrannie, que celle de souligner son étrangeté par rapport à la cité[62].

---

59. J'emprunte ces remarques à D. Lanza, *Il tiranno e il suo pubblico*, p. 65-94.

60. Je suis en cela la thèse intéressante et convaincante de P. SCHMITT PANTEL, «Histoire de tyran ou comment la cité grecque construit ses marges», in *Les marginaux et les exclus de l'histoire, Cahiers Jussieu*, V (1979), p. 217-231. A partir de l'analyse d'un passage d'Hérodote qui semble n'être qu'une anecdote (3, 48), l'auteur montre comment l'historien trace le portrait d'un tyran qui s'oppose à la cité et aux citoyens.

61. C'est un thème récurrent dans la littérature classique, en particulier chez les tragiques: cf. SOPH. *O. R.* 408 sq.; EUR. *Med.* 119 sq., *Phoen.* 535 sq. et *Suppl.* 403 sq. Pour la prose, citons HDT. 5, 37, 2 et 5, 78 ainsi que 5, 92; THUC. 3, 62, 3; ISOCR. 10, 34 et DEM. 10, 4. On lira également D. Lanza, *Il tiranno e il suo pubblico*, p. 232-6, et V. J. ROSIVACH, «The Tyrant in Athenian Democracy», *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, LIX (1988), p. 43-59. Si Pittacos et Périandre n'ont pas véritablement usurpé leur position, il n'en va pas de même pour la plupart des autres tyrans archaïques: Polycrate de Samos, Lygdamis de Naxos, Cypsélos de Corinthe et Pisistrate. Cf. C. Mossé, *La tyrannie dans la Grèce antique*, *passim*.

62. P. Schmitt Pantel, «Histoire de tyran», p. 220.

Un certain nombre d'anecdotes rapportées sur le tyran archaïque relèvent un comportement a-civique. A peine arrivé au pouvoir, celui-ci n'a en général rien de plus pressé pour asseoir sa domination que d'éliminer une partie des citoyens, que ce soit physiquement en les faisant purement et simplement assassiner, ou par des moyens détournés tels que le bannissement ou la castration de jeunes garçons, fils de citoyens[63]. Toutes ces mesures marquent son refus du monde des citoyens et donc, par là-même, du système politique de la cité isonomique.

Voilà certainement une raison suffisante pour marginaliser le tyran, sans pour autant l'exclure totalement de la cité. S'il n'est pas expulsé, mais uniquement refoulé dans les limites de la société civique, c'est qu'il sert de contre-exemple, de repoussoir idéologique à la cité démocratique. Celle-ci a besoin du tyran pour mieux définir le centre, c'est-à-dire la norme politique au Ve siècle: le système démocratique. D'où la nécessité d'intégrer à la cité une figure dont la plupart des traits sont destinés à la présenter comme contraire à la norme civique. Toutefois, de par sa composante négative et pernicieuse, la figure du tyran est rejetée loin du centre de la cité, dans ses limites, ses marges.

Deux autres facteurs jouent peut-être en faveur d'une relative intégration du tyran. Tout d'abord, la tyrannie appartient fréquemment à l'histoire d'une cité, histoire dans laquelle elle apparaît comme un moment essentiel, mais transitoire, qui prépare l'avènement de la πόλις classique et marque l'émergence, dans la littérature, du discours politique. D'autre part, la figure tyrannique offre aux auteurs du IVe siècle la possibilité d'une exploitation: la grave crise sociale à laquelle les institutions traditionnelles sont incapables de remédier va développer des tendances monarchistes dans la pensée politique de cette époque. Un tyran détenteur d'un pouvoir absolu et fort pouvait apparaître en mesure de ramener l'ordre dans la cité et d'assurer le bonheur de ses sujets, mais pour autant qu'il reçoive une formation philosophique qui fasse de lui un homme supérieur par sa science et son sens de la justice. On peut rappeler à ce propos les espoirs que Platon plaça dans le tyran sicilien Denys de Syracuse[64].

---

63. Cf. HDT. 3, 48 et 80; PLAT. *Gorg.* 446c et e, ainsi que *Resp.* 565e sq.; ARISTOT. *Pol.* 1313b 34 sq.

64. On lira en particulier le livre VIII de la *République* de Platon. Cf. également C. Mossé, *La tyrannie dans la Grèce antique*, p. 133-45.

Bénéficiant du recul des années, les auteurs classiques portent évidemment un autre regard que les poètes des siècles précédents sur les tyrans archaïques. La tyrannie, avec laquelle ils n'ont plus de liens directs, est intégrée à un discours éthique ou politique plus général — portant, par exemple, sur les qualités de l'homme vertueux ou sur la meilleure constitution. Bien plus, avec Thucydide, on assiste à la remise en question du modèle démocratique athénien: la cité apparaît elle-même comme une τύραννος πόλις, une cité tyrannique exerçant un pouvoir despotique sur ses alliés. La critique n'est pas l'apanage des seules «victimes» de l'impérialisme athénien, mais se trouve également formulée dans la bouche d'un Périclès ou d'un Cléon dont l'allégeance à Athènes ne fait aucun doute. Voilà qui réintègre de façon déconcertante la figure tyrannique à la cité: il ne s'agit plus de la menace d'un monarque pour la cité d'Athènes, mais de l'adéquation de l'une et l'autre[65].

Monstre ou sage, le tyran est l'une des rares figures dans la représentation grecque à pouvoir susciter des points de vue aussi contrastés. Se référant à un pouvoir absolu, généralement obtenu par usurpation et non par succession, le terme de τύραννος conduit les Grecs à des discours contradictoires et souvent passionnels suivant l'opinion à défendre, en particulier chaque fois qu'il s'agit de juger des hommes politiques monopolisant le pouvoir.

Opposée à l'aristocratie traditionnelle archaïque, opposée à l'isonomie de la cité démocratique, la tyrannie ne fut le plus souvent qu'une «exception», bonne ou mauvaise, qui marqua la transition historique entre deux formes de gouvernement, entre un pouvoir sacré, mythique, et la cité où dominait la rationalité du débat politique. Son caractère propre présupposait l'inexistence de l'Etat en tant qu'appareil stable, pourvu d'un pouvoir politique, militaire, judiciaire et religieux. Elle fut donc, du point de vue historique, un passage presque obligé pour aboutir à l'émergence de la cité classique; l'âge des premiers tyrans s'achève d'ailleurs avec la mise en place des constitutions des cités-Etats. Les représentations littéraires renvoient une image ambiguë, double, de la figure marquante de cette évolution: comme monstre et comme sage, le tyran est confiné dans les

---

65. THUC. 1, 122 (discours des Corinthiens), 2, 63 (Périclès compare la domination athénienne à une tyrannie) et 3, 37 (même discours de la part de Cléon). Cf. aussi D. Lanza, *Il tiranno e il suo pubblico*, p. 236-9.

marges d'une société dont on cherche à l'exclure. Comme intermédiaire, par sa fonction d'arbitre ou de personnage historique inévitable, il est réintégré dans cette même société. Figure ambivalente par excellence, le tyran voit sa position paradoxale s'incarner dans la cité-phare de la Grèce classique. En effet, aux Athéniens qui s'élevèrent fermement contre tout pouvoir monarchique et qui se considérèrent comme un modèle démocratique, on peut rétorquer avec Périclès:

> Vous régnez désormais à la façon des tyrans qui passent pour injustes en prenant le pouvoir, mais qui ne peuvent plus abdiquer sans danger[66].

Christine YERLY

66. THUC. 2, 63, in *Hérodote. Thucydide. Œuvres complètes*, tr. D. Roussel, Paris: Gallimard, 1964.